

Mohamed Sadok

TERRITOIRE CIBLE

L'OMBRE DU SAHEL

Paris vit dans la terreur. Un sniper invisible frappe au cœur de la capitale, visant des personnalités médiatiques et militaires. Chaque coup de feu est d'une précision chirurgicale, chaque fuite du tueur, un chef-d'œuvre de disparition. Les messages cryptés signés « Le Faucon » laissent entendre une vengeance venue des sables brûlants du Sahel.

Face à lui, le capitaine Bernard , de la DGSI, hanté par ses échecs passés. Pour lui, la chasse devient une obsession personnelle, un duel entre deux intelligences. Il découvre que le tueur n'est pas un fanatique anonyme, mais Boubaker Al-Farsi , un ancien étudiant en architecture au génie perverti par le deuil. Son frère, chef islamiste, a été éliminé par une opération française secrète.

Alors que la traque s'intensifie, une question brûle : Boubaker agit-il seul ? Une taupe au sein de l'appareil sécuritaire semble guider ses pas. Entre les toits de Paris, les tunnels oubliés et

les ruelles secrètes du Marais, une course contre la montre s'engage. Bernard doit percer le jeu de miroirs d'un homme qui se fond dans la ville comme un fantôme, avant que la liste des victimes ne s'allonge.

CHAPITRE 1

Paris, 5h47 – Rue de Rivoli

La première lueur de l'aube caressait les pavés humides. Une brume fine, typique de ces matins d'octobre parisiens, flottait au-dessus de la Seine toute proche. Le général de division à la retraite, Bertrand Saint-Clair, soixante-huit ans, avançait d'un pas ferme, sa canne à pommeau d'argent frappant le sol avec régularité. Il revenait de sa marche matinale, un rituel inchangé depuis quinze ans. Le journal sous son bras gauche crissait légèrement.

Il faisait le même temps ce matin-là dans le Sahel, pensa-t-il sans savoir pourquoi. Peut-être à cause de l'interview qu'il devait donner plus tard à France Info sur la situation sécuritaire au Mali.

À huit cent vingt mètres de là, derrière une fenêtre mansardée d'un hôtel particulier en rénovation, Boubaker retenait son souffle. L'œil collé à la lunette du tireur de précision, il voyait le visage du général se découper dans le réticule. Ses doigts, gainés de fins gants en cuir noir, effleuraient la détente du fusil de sniper Dragunov modifié.

« Pour Youssef », murmura-t-il en arabe, sa voix un souffle.

Le bruit fut étouffé par le silence feutré de la pièce vide, dépouillée, sans meuble. Un léger pffft sec. Le projectile traversa la première page du « Monde » que lisait le général, puis la pomme de sa cravate en soie, avant de se loger dans sa carotide. Saint-Clair s'effondra comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Sa canne roula sur les pavés avec un bruit métallique qui résonna dans la rue encore déserte.

Boubaker ne regarda pas le résultat. Ses gestes étaient méthodiques, rapides, répétés des centaines de fois en entraînement. En quinze secondes, l'arme était démontée et rangée dans un étui de contrebasse. En trente, il avait quitté la pièce, laissant derrière lui une cartouche 7,62x54mm R, nettoyée de toute empreinte.

DGSI, Levallois-Perret – 6h32

Le capitaine Théo Bernard arriva les yeux cernés, une tasse de café noir à la main. L'odeur du café fort et de l'anxiété lui parla avant même d'atteindre la salle d'opérations.

« Capitaine, on a un problème », annonça Léa Moreau, son adjointe, en lui tendant une tablette.

À vingt-neuf ans, Moreau était le petit génie de la cybercellule, recrutée pour son intuition quasi mathématique. Ses cheveux courts et ses lunettes rondes lui donnaient un air plus étudiant qu'officier de la DGSI.

Bernard parcourut les premières infos. « Saint-Clair. Une balle de sniper. En plein cœur de Paris à l'aube. »

Il s'approcha du tableau numérique où s'affichaient déjà les premières images de la scène.

« C'est professionnel, murmura-t-il. Très professionnel. Pas de témoin, pas de vidéo sur le périmètre immédiat – toutes les caméras du quartier étaient en maintenance programmée cette nuit. Une coïncidence trop parfaite. »

« Vous pensez à un contrat ? » demanda Moreau.

« Non. Un contrat, on fait ça propre, vite, on disparaît. Là... » Il zooma sur la photo du corps.

« Regardez la position. Il visait la tête, mais le journal... Il a ajusté. Il a attendu le moment précis où Saint-Clair a levé le journal. C'est personnel. »

Le téléphone de Bernard vibra. C'était le directeur.

« Bernard, le ministre de l'Intérieur est en colère. On veut des résultats avant midi. La presse va déchaîner ses chiens dès qu'elle aura le nom de la victime. »

« On travaille dessus, monsieur. »

Il raccrocha, soupira, et se tourna vers son équipe.

« Moreau, je veux tout sur Saint-Clair. Ses derniers mois, ses prises de position, ses ennemis, ses dossiers sensibles. Je veux savoir pourquoi lui, pourquoi maintenant, pourquoi ici. »

Gare du Nord – 8h15

Boubaker descendit du RER B, l'étui de contrebasse sur son épaule. Il portait un jean délavé, une veste en tweed, des lunettes à monture fine. Rien de l'homme en survêtement noir de deux heures plus tôt. Ses cheveux, teints en blond cendré, dépassaient légèrement d'une casquette de marque.

Dans les toilettes payantes, il entra dans un cabinet. Il sortit de l'étui non pas la contrebasse, mais le fusil démonté, qu'il plaça soigneusement dans un sac à dos rempli. L'étui lui-même, il le déposa dans une poubelle après l'avoir aspergé d'un produit chimique qui effacerait toute trace d'ADN en moins d'une heure.

Il se regarda dans le miroir. Les yeux marron qu'il avait ce matin (des lentilles couleur noisette) clignèrent. Il pensa à Youssef. Pas au chef de groupe, pas au combattant du Sahel. Mais au grand frère qui lui apprenait à nager dans la Méditerranée, près d'Alger, vingt ans plus tôt. Au rire large, aux histoires qu'il inventait le soir.

« Ils t'ont pris ta lumière, frère, chuchota-t-il. Je vais éteindre les leurs, une par une. »

Il sortit des toilettes, laissant derrière lui l'homme blond. Il enleva ses lentilles, mit une paire de lunettes de vue aux verres légèrement teintés. Il sortit un passeport de la poche intérieure de sa veste. Lars Jensen, citoyen danois, photographe.

La prochaine cible était déjà choisie. Il avait le temps. La traque venait de commencer, et c'était lui, pour l'instant, qui tenait la laisse.

Salle d'opérations – 11h47

Moreau fit claquer ses doigts, un geste qu'elle avait quand elle trouvait quelque chose.

« Capitaine ! Regardez. Saint-Clair était l'un des principaux conseillers extérieurs pour l'opération Épervier Bleu au Mali l'an dernier. »

Bernard s'approcha. « L'opération qui a abouti à la neutralisation de plusieurs chefs de groupe, dont... »

« Youssef Al-Farsi, dit Le Faucon du Sahel. Tué dans une frappe ciblée le 14 septembre de l'année dernière. »

Un silence tomba dans la salle.

« Un frère ? Une femme ? Des enfants ? » demanda Bernard.

Moreau faisait déjà défiler les dossiers. « Youssef Al-Farsi avait un frère cadet. Boubaker Al-Farsi. Trente-deux ans. Étudiant en architecture à la Sorbonne jusqu'en 2015. Il a disparu des radars cette année-là, présumé parti en zone de combat. Aucune trace depuis. »

Bernard fixa la photo du jeune homme sur l'écran. Un visage intelligent, des yeux sombres et vifs, un léger sourire. Rien du fanatique hirsute des portraits habituels.

« Trouvez-le. Avant qu'il ne recommence. »

Le partie s'achevait sur deux hommes, chacun dans l'ombre de l'autre, ignorant encore à quel point leurs destins étaient déjà noués par un même fil de vengeance et de perte. La chasse était ouverte, mais personne ne savait encore vraiment qui était le chasseur, et qui était la proie.

CHAPITRE 2

Quartier de la Madeleine – 16h30

Gabrielle Renoir ajusta son micro-cravate devant le miroir sans tain du studio. À quarante- cinq ans, elle était la voix la plus acerbe du journalisme politique français, spécialisée dans les dossiers sensibles de sécurité et de contre-terrorisme. Son émission, « Les Dessous des Cartes

», faisait régulièrement trembler les bureaux ministériels.

« Vous êtes prête, Gabrielle ? » demanda le réalisateur par l'interphone.

« Toujours. »

Elle ne l'était pas. Une angoisse sourde lui tordait les entrailles depuis le matin. L'assassinat de Saint-Clair... Elle l'avait interviewé trois semaines plus tôt. Il lui avait confié, après l'antenne, ses craintes sur les représailles possibles après l'opération au Sahel. « Ils ont des réseaux partout, Gabrielle. Même ici ».

Appartement temporaire, Rue Tronchet – 17h00

Boubaker, désormais Lars Jensen le Danois, vérifiait les fermetures éclair de son sac de photographe. À l'intérieur, dissimulé dans un faux fond, se trouvait un

pistolet à un coup de calibre .22, silencieux et mortel à courte distance. Ce ne serait pas la méthode du sniper aujourd'hui. Il fallait varier les signatures, brouiller les pistes.

Il ouvrit son ordinateur portable et relut le profil de Gabrielle Renoir. C'était elle qui, dans un éditorial cinglant, avait qualifié la mort de Youssef d'« acte de justice préventif nécessaire ». Elle avait publié des extraits de communications interceptées, compromettant son frère. Elle avait rendu le monstre médiatique, justifiant l'injustifiable.

Sur son bureau virtuel, un fichier s'appelait « Liste ». Deux noms étaient déjà barrés : Saint-Clair et Renoir. Il en restait quatre. Il ne les tuerait pas tous. Il fallait juste envoyer un message assez fort pour que la France entière comprenne : chaque vie qu'ils prenaient au nom de leur sécurité avait un prix. Un prix en sang, versé sur leur sol.

Son téléphone bipa. Un message chiffré, d'une adresse jetable. Un seul mot : « Prudence. » C'était le contact. Celui qui, à l'intérieur de l'appareil sécuritaire, lui fournissait justement assez d'informations pour rester une longueur d'avance, mais jamais assez pour être identifié. Une relation de pure convenance tactique. Boubaker ne se faisait aucune illusion : le jour où il cesserait d'être utile, ce contact le livrerait sans remords.

Il éteignit l'ordinateur, prit le sac. Il avait repéré les habitudes de Gabrielle. Après son direct de 19h, elle allait toujours au même petit bar, « Le Comptoir des

Médias », pour y prendre un verre seul, relire ses notes. Une créature d'habitude, en terrain hostile. Une erreur.

Salle d'opérations de la DGSI – 18h15

Bernard faisait les cent pas devant le tableau, où les noms, les liens et les photos formaient une toile d'araignée menaçante.

« Moreau, avancez-vous sur le frère ? »

« Rien de solide, capitaine. Boubaker Al-Farsi est un fantôme. Il a quitté la France en 2015 avec un passeport tunisien falsifié. Réapparition brève en Libye en 2017, signalé dans un camp d'entraînement. Puis plus rien. S'il est rentré, c'est sous une identité en béton. »

« Et le lien avec Saint-Clair est trop évident. C'est un piège. »

Moreau leva un sourcil. « Un piège ? »

« Oui. Il veut qu'on fonce tête baissée sur la piste de la vengeance familiale. Pendant ce temps, il prépare autre chose. Ou il a d'autres cibles que nous n'identifions pas. » Bernard s'arrêta, frappa du plat de la main sur le nom de Saint-Clair. « Mais on ne peut pas l'ignorer non plus. C'est notre seul fil. Alors on tire dessus, mais on regarde où il est attaché. »

Il se tourna vers un autre analyste. « Martin, je veux la liste de toutes les personnes ayant participé, de près ou de loin, à la planification ou à l'exécution de l'opération Épervier Bleu. Militaires, politiques, conseillers, journalistes... Tout le monde. »

Martin, un quinquagénaire au visage buriné, hocha la tête. « Je m'en occupe. Mais c'est large, patron. »

« Faites large. Et croisez avec les personnes ayant pris publiquement position pour justifier l'opération. »

Soudain, Bernard regarda l'heure. 18h20. Une idée, désagréable, lui traversa l'esprit.

« Moreau, Gabrielle Renoir. Elle a fait un éditorial très dur sur l'opération, n'est-ce pas ? »

« Oui. Le lendemain de la mort d'Al-Farsi. Titre : « Le prix de notre sécurité ». »

« Elle est en direct à 19h ? »

« Oui. Sur C8. »

Bernard attrapa son blouson. « Venez. On y va. »

« Au studio ? Pourquoi ? Vous pensez qu'il... »

« Je ne pense rien. Je sens. Et là, je sens que le prochain coup pourrait être médiatique. Très médiatique. »

Le Comptoir des Médias – 20h45

Gabrielle Renoir sirotait un verre de blanc, les lignes de son script de l'émission encore dansant devant ses yeux. Le bar était presque vide, seulement deux producteurs discutant dans un coin. La serveuse, une jeune femme souriante, lui apporta une coupelle d'olives.

« Ça va, madame Renoir ? Vous semblez fatiguée. »

« La journée a été longue, Anna. Merci. »

Boubaker entra à ce moment-là. Il s'assit au comptoir, deux tabourets plus loin, commanda une bière. Il posa son sac de photographe à ses pieds. Il était calme. Le visage de Lars Jensen était un masque paisible, un peu las, celui d'un touriste après une longue journée de visite.

Il observa Gabrielle du coin de l'œil. Elle pianotait sur son téléphone, l'air préoccupé. Il savait qu'elle avait deux gardes du corps qui l'attendaient dans une voiture en double file, juste dehors. Ils la raccompagnaient chez elle tous les soirs. Mais ici, dans ce bar qu'elle considérait comme une extension de son bureau, elle se sentait en sécurité. C'était sa routine, son sanctuaire.

Boubaker attendit. La patience était la première vertu du chasseur.

Parking de la chaîne C8 – 20h50

Bernard et Moreau arrivèrent dans une voiture banalisée. Le capitaine montra son badge à l'agent de sécurité.

« Gabrielle Renoir est-elle encore là ? »

« Elle est partie il y a une demi-heure, capitaine. Comme d'habitude, elle est allée au Comptoir, rue de Miromesnil. »

Bernard jura entre ses dents. « Moreau, appelez ses gardes du corps. Vite. »

Moreau composa le numéro. La conversation fut brève. Son visage se tendit.

« Ils sont garés devant le bar. Elle est à l'intérieur. Ils l'attendent. »

« Ils ne sont pas avec elle ? À l'intérieur ? »

« Non. Protocole. Elle déteste qu'ils l'étouffent pendant son moment de détente. Ils surveillent les entrées. »

« Changement de protocole dès maintenant », gronda Bernard en mettant les gyrophares sur le toit. « Rue de Miromesnil. En vitesse. »

Le Comptoir des Médias – 20h58

Gabrielle reposa son verre, signa l'addition. Elle se leva, enfila son manteau. Elle se dirigea vers les toilettes avant de partir.

C'était le moment.

Boubaker laissa un billet pour sa bière, se leva à son tour, prenant son sac. Il se dirigea non pas vers la sortie, mais vers le couloir sombre menant aux toilettes et à la réserve. Il connaissait les lieux. Il y était venu trois fois en repérage.

Il attendit qu'elle ouvre la porte des toilettes femmes et la referme derrière elle. En trois pas

silencieux, il était devant la porte. Il sortit de sa poche un petit outil en métal, le glissa dans la serrure. Un léger clic. La porte n'était plus verrouillée.

Il entra.

Gabrielle, se lavant les mains, leva les yeux vers le miroir. Elle vit le reflet de l'homme blond, calme, qui refermait la porte derrière lui.

« Ici, c'est pour les femmes, monsieur », dit-elle, plus agacée qu'effrayée.

Boubaker ne répondit pas. Il sortit de son sac le pistolet .22, équipé d'un long silencieux.

La peur, alors, inonda les yeux de Gabrielle. Elle recula d'un pas, heurtant le lavabo.

« Qui... Qu'est-ce que... »

« Pour Youssef », dit simplement Boubaker en français, avec un accent à peine perceptible.

Le bruit fut à peine plus fort qu'un claquement de doigts. Gabrielle Renoir s'effondra contre la porcelaine blanche, un petit point rouge ornant son front. Boubaker rattrapa son corps avant qu'il ne tombe bruyamment, l'adossa au mur. Il était méthodique. Il prit le téléphone de la journaliste, le glissa dans sa poche. Il ne prit rien d'autre.

Il jeta un dernier regard à la femme dont il venait d'éteindre la voix. Aucune haine. Juste une froide équation. Une vie contre une vie.

Il sortit des toilettes, referma la porte à clé de l'extérieur avec son outil. Il marcha calmement dans le couloir, poussa la porte de secours qui donnait sur une arrière-cour. Une alarme silencieuse se déclencha quelque part, mais il était déjà dans la ruelle voisine, marchant d'un pas détendu, son sac sur l'épaule.

Deux minutes plus tard, il enlevait sa veste, la retournait (elle était réversible, bleu marine à l'intérieur), enlevait sa casquette et ses lunettes, et se fondait dans la foule d'un cinéma tout proche dont les séances venaient de se terminer.

Devant le Comptoir – 21h05

Bernard sortit de la voiture en marche, suivi de près par Moreau. Les deux gardes du corps, alertés par l'arrivée des gyrophares, étaient descendus de leur véhicule.

« Où est-elle ? » aboya Bernard.

« À l'intérieur, elle doit sortir d'une minute à... »

Bernard ne l'écouta pas. Il franchit la porte du bar, son badge à la main. Le barman leva les yeux, surpris.

« Gabrielle Renoir ? »

« Elle est aux toilettes, je crois. Elle n'est pas ressortie. »

Bernard se précipita vers le couloir. La porte des toilettes femmes était verrouillée.

« Madame Renoir ! » cria-t-il.

Pas de réponse.

Il recula d'un pas et donna un coup de pied puissant près de la poignée. Le bois craqua, la porte s'ouvrit.

La scène qui s'offrit à lui était d'une brutalité silencieuse. Gabrielle Renoir, assise contre le mur sous le lavabo, les yeux grand ouverts, fixes, un filet de sang séchant sur sa tempe.

Moreau, arrivée derrière lui, porta une main à sa bouche.

Bernard ne dit rien. Il sentit une colère froide, métallique, monter en lui. Ils étaient arrivés trop tard. De quelques minutes seulement.

Il se baissa, vérifia le pouls, un geste purement professionnel inutile. Il releva les yeux vers Moreau.

« Il était ici. Il est peut-être encore dans le coin. Verrouillez le quartier. Fouillez chaque immeuble, chaque cour, chaque boutique. »

Mais même en le disant, il savait. L'ombre avait déjà disparu, absorbée par la nuit parisienne. Le jeu du chat et de la souris venait de prendre une tournure personnelle, et le chat venait de se rendre compte que la souris était bien plus intelligente, et bien plus cruelle, qu'il ne l'avait imaginé.

Dans la poche de Bernard, son téléphone vibra. Le directeur. La tempête allait commencer. Et quelque part, dans la ville, un homme changeait une dernière fois de visage, et disparaissait.

CHAPITRE 3

Nuit du 6 au 7 octobre – Rive Gauche

La pluie s'était mise à tomber, fine et glacée, striant de traînées lumineuses les vitrines du Boulevard Saint-Germain. Boubaker, ou plutôt ce qu'il en restait après trois changements d'identité en deux heures, se tenait sous le porche d'un immeuble haussmannien. Il observait la rue.

Dans sa main, le téléphone de Gabrielle Renoir était une braise. Un risque. Mais aussi une opportunité. Il l'avait allumé brièvement dans un angle mort du métro, protégé par un brouilleur passif de poche. Les notifications avaient afflué : messages de collègues inquiets, alertes de ses propres articles, un SMS de sa fille : « Maman, tu rentres bientôt ? »

Ce dernier l'avait fait serrer les mâchoires. Une fille. Il ne l'avait pas su. Les dossiers qu'il avait compilés parlaient de la journaliste, de ses positions, de ses routines, pas de sa vie de famille. Ce détail, cet être humain derrière le nom, était une fissure dans son armure de certitude. Il avait éteint le téléphone, le cœur battant un peu plus vite.

Il le glissa maintenant dans une bouche d'égout. L'objet disparut avec un léger ploc. La pluie laverait toute trace.

Il était désormais Thomas , coursier vélo pour une plateforme de livraison rapide. Le gilet fluorescent, le casque, le smartphone fixé au guidon avec l'application allumée. La parfaite invisibilité urbaine. Qui remarque un coursier pressé sous la pluie ?

Son logement pour la nuit n'était pas un hôtel, mais un « box » de stockage autonome loué au mois sous une fausse identité, dans un entrepôt du 13e arrondissement. Quatre mètres carrés de béton, une lampe de chantier, un sac de couchage, et ses armes soigneusement emballées dans des gaines étanches et dissimulées dans le double-fond du plancher en composite. Pas de confort, mais de l'anonymat.

Avant de s'y rendre, il avait un détour à faire. Il enfourcha son vélo et se fondit dans le flot nocturne.

QG de la Cellule Antiterroriste – 23h45

L'ambiance était électrique, tendue à se rompre. Bernard, débarrassé de sa veste, les manches de chemise relevées, fixait le tableau central où deux nouvelles photos venaient d'être épinglées : Saint-Clair et Renoir. Un fil rouge les reliait à la photo floue de Boubaker Al-Farsi, datant de ses études.

« Il a pris son téléphone », annonça Moreau en relevant la tête de ses écrans. « Localisation coupée immédiatement, bien sûr. Mais le dernier signal avant extinction vient du métro Odéon, à 21h22. »

« Il l'a jeté ou gardé ? » demanda Bernard, la voix rauque.

« Jeté, probablement. Trop risqué de le garder allumé. Mais il l'a peut-être allumé brièvement ailleurs. Je traque toutes les caméras du parcours possible entre le bar et Odéon. »

Sur un autre écran, le visage de Martin, l'analyste, apparut en visioconférence depuis son domicile.

« Patron, j'ai la liste. Épervier Bleu. C'est un vrai annuaire. Une vingtaine de noms clés, et une cinquantaine de participants périphériques. Si notre homme suit cette liste... »

« Il a commencé par les plus exposés médiatiquement », coupa Bernard. « Saint-Clair, l'ancien militaire qui en parlait partout. Renoir, la journaliste qui a justifié l'opération. La logique n'est pas seulement de venger son frère, mais de faire un exemple. De punir ceux qui ont célébré sa mort. »

Il s'approcha du tableau, prit un marqueur.

« Moreau, recroisez cette liste avec les personnes ayant eu une prise de parole publique, médiatique, dans les semaines suivant la mort d'Youssef Al-Farsi. Députés, éditorialistes, experts télé... Triez par visibilité. »

« Vous pensez qu'il va tous les... »

« Non. C'est impossible. Mais il va en choisir quelques-uns. Assez pour créer la panique. Assez pour que le message soit reçu cinq sur cinq. Il ne veut pas juste tuer. Il veut terroriser. »

Le téléphone de Bernard sonna. Numéro privé.

« Bernard. »

« Capitaine. Ici, Commandant des renseignements généraux. On a un témoignage. Près du Comptoir des Médias. Un livreur à vélo a vu un homme sortir par l'arrière du bar vers 21h. Il a trouvé son comportement bizarre, mais n'a rien dit sur le coup. Il vient de se manifester après avoir vu les infos. »

« Description ? »

« Homme blanc, blond, casquette, lunettes. Sac à dos de photographe. Il s'est dirigé vers la rue de Miromesnil. »

Blond. Un déguisement. Simple, efficace.

« Faites travailler un portrait-robot avec le témoin. Et retrouvez ce livreur. Je veux lui parler.

»

Il raccrocha, tourné vers son équipe. « Il change d'apparence. Probablement des perruques, des lentilles, des fausses identités solides. Il se fond dans le décor. Il est peut-être passé devant nous ce soir sous un autre visage. »

Soudain, une alerte sonna sur l'ordinateur de Moreau. Elle ouvrit le message, et son visage pâlit.

« Capitaine... Regardez. »

Sur l'écran s'affichait un post provenant d'un forum dark web, publié quarante minutes plus tôt, mais que leurs algorithmes venaient de flaguer. Le message était en français, cryptique :

« L'écho du désert atteint la ville de pierre. Deux étoiles se sont éteintes. Le ciel en compte cinq autres qui brillent trop fort. L'heure du crépuscule approche pour elles. Signé : Le Faucon. »

Bernard sentit un frisson lui parcourir l'échine. « Deux étoiles... Saint-Clair et Renoir. Cinq autres... Il en vise cinq de plus. C'est sa liste. »

« Le Faucon... », murmura Moreau. « C'était le surnom de son frère, Youssef. »

« Il reprend le flambeau. C'est plus qu'une vengeance. C'est une succession. » Bernard serra les poings. « Il nous nargue. Il nous donne le nombre, mais pas les noms. Il joue avec nous. »

Box de stockage, 13e arrondissement – 00h30

Boubaker était de retour dans son antre. Le gilet de coursier était plié dans un coin. Il était maintenant en sweat à capuche, visage lavé de toute teinture. Il consultait une tablette graphique sur laquelle défilait une carte de Paris, ponctuée de petits points rouges.

Les cinq noms. Il les connaissait par cœur.

1. Le Général Saint-Clair (fait)

2. Gabrielle Renoir (fait)

3.Philippe Durand, dit « le Député-Militaire » ; Ancien colonel, député de la majorité, fervent défenseur des fraises au Sahel. Une gueule d’amphore, une voix de stentor. Cible publique, protégée.

4.Élodie Verdier ; Rédactrice en chef du service « Défense » d’un grand quotidien. C’est elle qui avait choisi de publier les écoutes de Youssef. Une décision éditoriale froide, calculée.

5.Le Commandant Sébastien Roca ; Officier du RAID qui avait commandé l’assaut final sur la position de Youssef. Un héros décoré.

6.Pr. Alain Mercier ; Universitaire, « expert » omniprésent sur les plateaux pour expliquer la

« menace islamiste ». Celui qui avait analysé, décortiqué, psychologisé son frère à la télévision, le réduisant à un cas clinique.

7.Un anonyme. Le septième nom sur sa liste personnelle n’était pas un public. C’était la taupe. Le contact à l’intérieur qui avait fourni les informations permettant la frappe. Celui dont il ne connaissait pas encore l’identité, mais qu’il comptait bien découvrir. La vraie cible. La trahison ultime.

Cinq étoiles publiques à éteindre, puis une ombre à démasquer.

Son propre téléphone, un modèle crypté à usage unique, vibra. Un message du contact.

« DGSi activée niveau 3. Bernard Théo en charge. Très compétent. Ne sous-estime pas. Ils ont le message du forum. Ils savent pour les 5. Durand sous protection renforcée dès demain.

»

Boubaker ne répondit pas. Bien sûr qu'ils savaient. Il le voulait. Il fallait qu'ils sachent que chaque protection, chaque barrière, ne ferait que rendre la chute plus spectaculaire.

Il éteignit la tablette, s'allongea sur le sac de couchage. Dans le noir, les visages de ses cibles défilaient. Puis celui de Youssef. Pas le chef, mais le frère qui lui offrait son premier vrai appareil photo, pour son anniversaire, à Alger. « Pour capturer la beauté du monde, petit. Pas seulement sa laideur. »

La beauté du monde... Elle lui semblait si lointaine, recouverte d'un voile de cendres et de poussière de désert.

Appartement de Bernard, 5e arrondissement –
02h00

Bernard n'arrivait pas à dormir. Dans son salon, une seule lampe était allumée. Sur la table basse, le dossier de Boubaker Al-Farsi était ouvert. Il était passé par là : études brillantes, intégration apparente, passion pour l'architecture et... la photographie. Plusieurs mentions dans des clubs photo à la Sorbonne.

Un détail attira son regard. Sur une vieille photo de club, Boubaker tenait un appareil reflex. À son poignet, une montre militaire au bracelet en nylon vert. Distinctive.

Un photographe. Le témoin avait parlé d'un sac de photographe.

Bernard prit son téléphone, composa le numéro de Moreau, qui décrocha aussitôt, la voix claire.

« Moreau, je vous réveille ? »

« Je ne dormais pas, capitaine. Je traquais les anciennes adresses mail du sujet. »

« Écoutez. Notre homme a une formation en architecture et une passion pour la photo. C'est peut-être plus qu'un hobby. C'est une compétence. Pour repérer des angles, des lignes de fuite... et des lignes de tir. Vérifiez s'il a exercé, même brièvement, ou s'est inscrit à des ateliers récemment sous une fausse identité. Tout ce qui tourne autour de la photo professionnelle ou technique. »

« Bien reçu. Autre chose : j'ai approfondi la liste. Si on se base sur la logique des cibles médiatiques, les trois suivantes les plus probables sont Durand le député, Verdier la rédactrice en chef, et Mercier l'universitaire. Roca, le militaire, est moins exposé médiatiquement. »

« Protégez-les tous. Je veux des équipes discrètes sur chacun dès l'aube. Et Moreau... »

« Capitaine ? »

« Ce message sur le dark web... « Le Faucon ». Il signe. C'est de l'orgueil. De l'orgueil ou du désespoir. Trouvez-moi d'où il a été posté. Un café, une bibliothèque, un point d'accès Wi-Fi volé. Il a dû se connecter quelque part. »

Il raccrocha, se leva, s'approcha de la fenêtre. Paris scintillait, indifférent et magnifique. Quelque part, dans ce dédale de lumière, une ombre se déplaçait, un fusil dans l'âme et une liste de noms à la main.

Bernard sentit une étrange connexion avec cet homme qu'il pourchassait. Deux frères, chacun rongé par une perte. Deux chasseurs, chacun convaincu de traquer l'autre.

La danse des masques venait de commencer. Et le prochain mouvement serait encore plus mortel.

CHAPITRE 4

7 octobre, 07h30 – Assemblée Nationale

Le député Philippe Durand avançait dans les couloirs de marbre d'un pas martial, précédé par son attaché parlementaire qui égrenait son emploi du temps. À soixante ans, l'ancien colonel avait troqué son uniforme contre des costumes trois-pièces, mais gardait la raideur du gradé. Son téléphone vibra.

« Durand. »

« C'est Bernard, DGSI. Monsieur le député, nous avons des raisons de croire que vous êtes une cible potentielle. Un dispositif de protection est mis en place autour de vous dès maintenant. »

Durand s'arrêta net, faisant presque trébucher son attaché.

« Une cible ? De qui ? »

« Nous ne pouvons pas en dire plus pour l'instant. Mais vous devez annuler toute apparition publique non essentielle aujourd'hui. »

Le député émit un grognement. « Annuler ? Mon intervention sur le plateau de BFM à midi est essentielle, capitaine ! On ne cède pas à l'intimidation. C'est exactement ce qu'ils veulent

! »

Bernard, à l'autre bout du fil dans sa voiture en route vers le QG, serra le volant. « Monsieur Durand, deux personnes sont déjà mortes. Ce n'est pas de l'intimidation, c'est une exécution. L'homme que nous recherchons est un sniper confirmé. Il vous vise, vous et d'autres, pour venger la mort de son frère au Sahel. »

Un silence à l'autre bout du fil. Durand avait participé à la commission parlementaire sur Épervier Bleu . Il avait voté pour, milité pour.

« Je... Je vois. », dit-il finalement, la voix plus basse. « Que me recommandez-vous ? »

« Rentrez chez vous. Nous y mettons en place un périmètre sécurisé. Vos gardes du corps habituels seront renforcés par mes hommes. »

« Très bien. Je rentre. »

Bernard raccrocha, soulagé. Un politicien qui obéissait, c'était rare. Il appela ensuite Moreau.

« Durand est couvert. Et pour les autres ? »

« Élodie Verdier, la rédactrice en chef, est à son domicile. Elle refuse catégoriquement une protection visible. Elle dit que ses voisins paniqueraient. On a mis des binômes en civil en observation aux deux entrées de sa rue. Mercier, l'universitaire, est d'accord pour une escorte discrète. Il donne un cours à la Sorbonne à 10h. Roca, le commandant du RAID, est en déplacement

professionnel à Lille. Il est prévenu, il a ses propres mesures. »

« Bien. Et la piste photo ? »

« J'ai quelque chose. Un atelier de photographie d'architecture avancée, « Perspectives Urbaines », a eu un nouvel inscrit il y a trois semaines. Un certain « Sven Larsen », Norvégien. Il a payé en liquide, donné une adresse mail jetable. La description de l'organisateur correspond vaguement à notre portrait-robot : trentaine, brun, mais il portait des lunettes à forte correction, ce qui aurait pu cacher ses yeux. Et il posait des questions très spécifiques... sur les angles de vue depuis les toits-terrasses. »

Bernard sentit un pic d'adrénaline. « Où se tient cet atelier ? »

« Ils font des « marches photographiques » dans différents quartiers. La prochaine est prévue... aujourd'hui à 14h. Dans le 7^e arrondissement. Autour de l'Hôtel des Invalides. »

L'Hôtel des Invalides. À moins d'un kilomètre de l'appartement de Durand.

« Il ne viendra pas à l'atelier. Il l'a utilisé pour ses repérages. Mais il pourrait rôder dans le secteur. Mobilisez des équipes en civil dans le périmètre. Je veux toutes les caméras de la zone passées au peigne fin, dès maintenant, en recherche d'un individu correspondant aux différentes descriptions. Il doit avoir un point d'observation. »